

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 96 (1951)
Heft: 2

Artikel: La place de l'intellectuel dans l'armée d'aujourd'hui
Autor: Roulet, Louis-E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La place de l'intellectuel dans l'armée d'aujourd'hui¹

Le patriotisme est-il démodé ? Telle était, Messieurs, l'interrogation que je posais, il y a quelques mois, aux étudiants de la société « Neocomia », en guise d'introduction d'un exposé qu'on m'avait prié de faire. L'attrait du grade n'existe-t-il plus pour notre jeunesse cultivée ? Voilà la question que je soumets, par ces lignes, à votre bienveillante attention. Les deux problèmes, vous en conviendrez, sont les reflets divers d'une seule et même préoccupation. Celle de voir, chaque année, les meilleurs éléments de notre jeunesse romande refuser obstinément toute proposition d'avancement.

Il ne saurait être question d'évoquer ici les multiples aspects du problème ayant trait à la place de l'intellectuel dans l'armée d'aujourd'hui. Le temps dont je dispose ne suffirait pas. Mais je pense qu'il peut être intéressant, voire utile, de porter à votre connaissance certaines méditations solitaires dues aux observations que j'ai faites, en ma qualité de commandant de troupe et de professeur d'histoire et de littérature au Gymnase cantonal. Ces réflexions portent sur l'attitude de l'intellectuel adolescent à l'égard de la position d'officier.

Une constatation demeure indéniable ; l'armée n'est guère

¹ Conférence prononcée le 2 décembre 1950 au château de Colombier, à l'occasion de l'assemblée générale de la Société suisse des officiers, section de Neuchâtel.

cotée par un nombre important de gymnasiens ou d'universitaires. Je l'observe chaque année dans les entretiens accordés à nos bacheliers ; je m'en rends compte toujours mieux, grâce à l'enquête systématique à laquelle je m'adonne au cours des périodes militaires. Or, ce phénomène de principe se traduit, en somme, par deux attitudes pratiques et immédiates : Le manque d'intérêt pour les problèmes militaires ; l'hostilité à l'égard du grade ou du gradé.

A juste titre, on doit se demander si cette prise de position reflète une crise moderne, ou si elle n'est qu'une manifestation renouvelée, encore que particulièrement virulente, d'un individualisme persistant. Rappelons un peu ce que disait Lyautey en 1891. Dans un article intitulé : « Du rôle social de l'officier dans le service universel », article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, le futur maréchal, alors jeune capitaine des chasseurs à cheval, après avoir déploré les carences dans le recrutement du corps des instructeurs, ajoutait : « C'est peut-être la vieille prétention des hommes de pensée contre les hommes d'épée, c'est peut-être aussi la légende, plus répandue qu'on ne pense dans certains milieux, qui fait de tout officier un « traîneur de sabre » et un soudard inapte à toute conception élevée de l'ordre intellectuel et moral, légende d'ailleurs aussi soigneusement que criminellement entretenue par la plume et par le crayon, et odieusement personnifiée dans le type populaire du colonel Ramollot ».

Vous le constatez, Messieurs, le problème est ancien. Il ne demeure point l'apanage de notre armée et de notre époque. Et si ses aspects diffèrent d'un pays à l'autre et surtout d'une génération à la suivante, cela est dû au génie de la race et à l'évolution de la société. Ainsi, dans certaines familles prussiennes, devenir officier a été pendant deux siècles une obligation morale et sociale. Ainsi, l'adolescent suisse de 1950 est moins militariste que ne l'était son aîné de 1939. Car l'engagement militaire, comme toute proposition humaine, demeure soumis aux mystérieuses lois du milieu ambiant.

Et le milieu intellectuel d'aujourd'hui précisément est souvent hostile à la classe d'officiers. Phénomène étrange que ce divorce entre l'intelligence civile et militaire, antagonisme fâcheux que d'aucuns appelleront suicide, démission de l'élite ou autre trahison des clercs. Peu importe la figure littéraire ! C'est le problème qui nous intrigue. C'est sa position exacte qu'il faut définir.

Première constatation, positive celle-ci : le refus de monter en grade laisse la voie libre à d'autres candidats parfaitement qualifiés. Nous savons tous que l'intelligence abstraite n'équivaut pas à la science du commandement, que la découverte de l'humain n'implique pas forcément la connaissance de l'homme. Un technicien, un commerçant, un artisan, un agriculteur peuvent devenir d'excellents chefs s'ils sont à même de voir clair, de penser juste et de s'imposer. Ils auront même souvent par rapport à l'intellectuel l'avantage du bon sens, du ton direct, du contact immédiat, dus aux expériences pratiques de la vie quotidienne. Par leur présence, ils empêcheront que l'opposition sociale ne se profile sur le plan militaire.

Autre observation, favorable encore. La présence dans le rang d'intellectuels bons soldats peut devenir un atout sérieux dans l'ordre de valeur de l'unité. Qui d'entre nous n'a pas fait cette expérience ? L'homme qui trop souvent doit écouter son chef, n'entend vraiment que son camarade. Dans le maintien d'un haut moral, l'influence indirecte l'emporte presque toujours sur le discours au peuple. Oui, l'intellectuel soldat peut rendre un précieux service à l'armée : en laissant sa place aux autres, en occupant une position-clé d'homme de confiance.

Et pourtant, il nous paraît que ces indiscutables avantages sont relégués à l'arrière-plan par une série de graves inconvénients. Celui des valeurs perdues et des forces gaspillées tout d'abord. Admirable troupe, l'unité dans laquelle serait réalisée cette simple formule : une fonction à chaque

homme, chaque homme à son poste. Vision combien idéale, combien éloignée de la réalité! Et quel est le capitaine qui n'a pas déploré que tel de ses soldats, aux responsabilités civiles multiples, n'ait point eu l'occasion de mettre en valeur son talent de chef et ses connaissances d'homme cultivé ? J'irai plus loin : Où est l'officier qui n'a pas eu à résoudre le problème posé par la présence dans le rang d'un intellectuel désaxé. Car tel est trop souvent le cas, hélas ! Et au faible groupe des hommes de confiance, dont je parlais tout à l'heure, on doit opposer le bataillon des intelligences meurtries, critiques, jalouses, voire dangereuses. En d'autres mots, si l'intellectuel n'est pas nécessairement bon officier ou mauvais soldat, il risque fort d'être placé devant cette fâcheuse alternative dès l'instant où il possède et le tempérament et les qualités d'un vrai chef. Et alors, dans son intérêt comme dans celui de la communauté, le grade s'impose.

Nous voici, Messieurs, en plein cœur de l'intrigue, puisqu'au refus d'avancement s'opposent les avantages de la promotion. Dès cet instant, notre enquête doit tendre à déceler les causes de cette attitude, afin d'y remédier. Et bientôt, il nous apparaît qu'elle ne relèvent point de l'étudiant seulement, mais aussi des erreurs commises trop souvent par les cadres de l'armée.

Mais cherchons, en premier lieu, à définir la position du jeune intellectuel dans le monde moderne. La révolte — si révolte il y a — s'alimente à deux sources : l'une permanente, l'autre actuelle. La première est due à la formation de la personnalité adulte. Les pédagogues l'appellent volontiers crise d'originalité juvénile. Elle est inhérente au développement physiologique et psychique et ne diffère guère d'une génération à l'autre. A chaque époque, l'adolescent, épris d'absolu et fier de son raisonnement tout-puissant, découvre que l'organisation de la société est une insulte à l'esprit logique et à la géométrie de l'intellect. Opérant sur le plan de la pensée pure, il rejette fièrement l'édifice tradi-

tionnel qui lui paraît résulter d'un inacceptable compromis d'intérêts pratiques et profondément méprisables. D'où l'impétueux besoin de bafouer l'autorité sous toutes ses formes. Et y a-t-il une autorité plus arbitraire que l'organisation militaire avec son principe d'obéissance absolue, son exécution intégrale d'ordres incompréhensibles et surtout son mépris total des véritables valeurs humaines ?

Messieurs, la révolte juvénile est naturelle, je dirais même indispensable. Dans presque tous les cas, elle s'apaise et se meurt dès l'instant où l'homme a été contraint de conquérir sa place dans l'échelle hiérarchique et d'emboîter le rythme de l'existence journalière. Ce qui la rend particulièrement violente aujourd'hui, c'est sa projection sur l'écran d'une société ébranlée par deux guerres et hantée par l'idée d'une troisième. Alors la crise juvénile tend à se figer en attitude de principe, la révolte peut devenir révolution.

Vous conviendrez avec moi, Messieurs, qu'aujourd'hui une certaine littérature n'offre pas toujours à nos jeunes gens la profession de foi où sont dignement et intelligemment défendus les critères d'honneur et de patrie, d'esprit de sacrifice, de dévouement à une cause communautaire. Loin de moi l'idée de critiquer l'état d'esprit d'un pays voisin et ami qui a tant souffert de la guerre et dont la diversité même nous enrichit. Mais dès l'instant où notre jeunesse étudiante étanche sa soif à l'inépuisable source du génie français, nous avons non seulement le droit, mais l'impétueux devoir de dénoncer ce qui peut paraître préjudiciable au maintien de ce que nous croyons être l'indispensable condition de notre défense. Or, nous constatons un très fort courant individualiste, que dis-je, égocentrique, lequel entraîne l'adolescent à repousser violemment toute forme de discipline ou de contrainte. Plongé dans l'inextricable et incompréhensible chaos du monde moderne, tiraillé entre l'attrait charnel de l'immédiat et l'indéfinissable nostalgie de l'éternité, le héros d'aujourd'hui doit faire table rase des jugements et des valeurs

périmés et trouver par son engagement individuel, sans cesse renouvelé, l'équilibre souvent précaire entre un mode existentiel et une vie en elle-même absurde. Pensez aux romans de Sartre, à l'*Etranger*, de Camus. Nos jeunes gens les lisent. Ils découvrent avec étonnement parfois, avec enthousiasme souvent, qu'il y a une espèce de parenté spirituelle entre leur crise juvénile et l'opinion d'écrivains réputés. Pourquoi l'obéissance stérile, le raidissement dans l'honneur, disent-ils après avoir lu le *Silence de la mer*, de Vercors ? N'est-ce pas le meilleur moyen d'aboutir à l'impasse, au non-sens, au néant ? Et comment croire à ces vertus traditionnelles dont on nous rebat les oreilles ? N'ont-elles pas été proclamées par tous les hommes de tous les pays pour aboutir à une effroyable et sanglante mêlée ?

Messieurs, il serait grave de rire de ces préoccupations sérieuses et justifiées. La jeunesse d'aujourd'hui, si elle est aussi polissonne que celle d'hier, est aussi brave, honnête et désireuse de bien faire. Mais son drame intime est de jouer le jeu avec des cartes dont la valeur a été galvaudée dans une confusion extraordinaire.

Et là se pose la question essentielle. Notre pédagogie militaire a-t-elle su évoluer avec son temps ? Est-elle à même aujourd'hui de résoudre les problèmes que pose l'éducation d'un adolescent nerveusement inquiet ? Est-elle capable de lui rendre la foi en l'authenticité de certaines traditions ? Peut-elle lui faire comprendre et surtout sentir la différence capitale entre le militarisme et l'esprit militaire ? Arrive-t-elle enfin à transmettre cet inexprimable frisson que Rousseau ressentait lorsque son père lui disait : Jean-Jacques, aime ton pays ? Sincèrement, nous ne croyons pas. Nous ne voudrions nullement par là diminuer le prestige ou porter atteinte aux compétences du corps instructeur dont la tâche est ardue et le dévouement souvent remarquable. Non, la critique est pour nous-mêmes, pour tout le corps des officiers. Je sais bien que depuis quelques années on parle de « démocratisation ».

Je clame très haut que toujours j'ai estimé certaines méthodes d'avant-guerre ridicules et méprisables parce qu'elles traduisaient la plus crasse ignorance de l'éducation humaine. Mais la réforme opérée me paraît singulièrement mal engagée. Plein de bonne volonté, mais mal préparé à l'action immédiate, on a trop souvent confondu principes et méthodes. Et puis, il aurait fallu s'entendre sur le sens même de l'évolution. Que signifiait au juste « démocratisation », (entre nous soit dit, un terme bien peu élégant) ? Pour les uns le recrutement des officiers devait s'opérer sur une échelle sociale beaucoup plus large. Pour les autres, il importait surtout de reviser les bases de l'enseignement. D'aucuns confondaient la formation et l'instruction. Et presque toujours l'éducation nouvelle s'est manifestée par un inadmissible relâchement de la discipline, de la tenue et de l'application.

Il ne m'est possible de vous exposer ici mes idées personnelles ayant trait à la formation du soldat et surtout de l'officier. Un tel exposé sortirait du cadre de la présente étude. Mais je voudrais vous rappeler qu'en définitive, dans l'armée, la place de l'intellectuel capable dépend de l'expérience vécue à l'école de recrues. Certes, à l'université ou au gymnase, le professeur, s'il n'est pas lui-même antimilitariste, peut exercer sur l'étudiant une certaine influence. Il est vrai que le milieu familial souvent demeure déterminant dans l'engagement d'un jeune homme. Mais, en fin de compte, c'est l'armée qui fait les vrais chefs et les bons soldats. C'est elle aussi, hélas, qui crée les révoltés. A la caricature injuste, et pourtant parfois exacte du colonel Ramollot, au type de l'officier, soudard et traîne-sabre, nous opposerons les visages très purs d'un Péguy et d'un Saint-Exupéry. La lettre et l'esprit, ce sont encore ces deux mots, et les seuls, que Lyautey, devenu maréchal, a écrits, dans les derniers mois de sa vie, sur la couverture de son vieil exemplaire de règlement de service, comme pour en indiquer l'idée maîtresse. L'homme libéré doit quitter la caserne, soldat instruit, discipliné, vigoureux,

entraîné, cela va sans dire, mais aussi plus fort intellectuellement, meilleur moralement qu'il n'y est entré. Alors, Messieurs, nous aurons résolu le problème de l'intellectuel dans l'armée ; alors, Messieurs, nous pourrons rentrer dans le rang, après avoir transmis la consigne à des hommes préparés à sacrifier quelques avantages au bien commun, et à donner à leur pays leur intelligence, leurs forces et, au besoin, leur vie.

Capitaine LOUIS-ED. ROULET
